

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Le rose et le bleu

Michel Le Berg

Numéro 36, hiver 1993

Poste restante

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3939ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Le Berg, M. (1993). Le rose et le bleu. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (36), 72–74.

## LE ROSE ET LE BLEU

MICHEL LE BERG

**J**'aime quand il pleut sur la ville. Les gens s'enferment chez eux, et dans la grisaille, on voit des grappes de fenêtres éclairées.

Tu es arrivé en coup de vent, soulevé par la bourrasque. Tu t'es arrêté à la porte de chez POP'S, de l'autre côté de la rue Notre-Dame. Ton imperméable bleu se gonflait, flottait autour de ton corps mince et long. Tu as allumé une cigarette avec une seule allumette et la flamme a incendié tes yeux de charbon, ton profil aigu. Tu es resté là un moment, à respirer de grandes bouffées de ville.

Le chat ronronne près de la chauffe-électrique. De temps à autre, il me regarde et lit mes pensées. Il n'a pas de nom. Il vient quand ça lui plaît.

Tu t'es assis à l'écart en maugréant contre la température. Le serveur au corps épais comme un tonneau a haussé les épaules avec son air de dire que c'est toujours comme ça au Canada.

J'ouvre la fenêtre pour chasser l'atmosphère de renfermé collée aux murs. Une odeur de chien mouillé s'incruste dans mes narines, réveillant une migraine à peine assoupie. Les touffes d'herbes jaunes qui frangent le crâne de la rue me font penser à des tresses de spaghetti. Mon voisin à la tête de macaroni se met à pousser une chanson d'Italie. Je l'entends à travers le calorifère comme s'il était là, à côté de moi.

Tu as levé les yeux vers ma fenêtre sans me voir. Il arrive que des hommes me dévisagent dans le métro. Je me sens vulnérable quand les hommes me regardent. Ils me font peur, même en plein jour. Quand on cogne à la porte, je retiens mon souffle jusqu'à ce que j'entende les pas s'éloigner dans l'escalier.

Et si tu étais venu... qu'aurais-tu pensé de l'odeur rance du tapis, des taches grasses sur les murs gris, de mon peignoir rose et

des pantoufles assorties? Te serais-tu étendu sur mon lit, les bras ouverts pour que je me glisse contre ton épaule? Nous serions-nous embrassés, ta bouche sur ma bouche de cette façon qui remplace tous les mots?

Jusqu'où aurions-nous pu nous aimer?

L'amour est si étrange. Il n'y a pas de règles pour aimer quelqu'un. Pourquoi aime-t-on une personne et pas une autre?

Pourquoi pas tout le monde à la fois... ou personne jamais?

L'amour nous surprend quand on ne l'attend plus et nous quitte soudainement, sans raison. Des fois, je me demande si je peux aimer encore.

En pensée, j'ai flotté vers toi sur le trottoir mouillé. J'ai touché les remous de tes cheveux, le sable sur tes joues, le corail dans tes yeux. Tu sentais la mer. Ta peau goûtais le sel. Nos corps étaient des dunes dorées, des îles au trésor. Puis, un océan d'amour m'a éclaboussé l'intérieur jusqu'à ce que je devienne fluide élastique. J'avais le goût de rire, de pleurer, de crier: «Chéri, chéri, je t'aime infiniment.»

Il ne suffit pas de s'abandonner pour que tout se déroule comme on le voudrait. Le vent souffle fort au sommet de mon donjon. Il pleut à l'horizontale des gouttes froides presque du grésil. Des chuchotements tournoient comme des diamants et viennent fondre sur mes yeux brûlants. La chambre tourne sur elle-même, ça me donne le vertige. Je me sens vaciller comme un bouchon sur le Saint-Laurent. Je crois que j'ai commencé à penser à haute voix. Le chat ne m'en a rien dit, mais je le suspecte d'être un peu sourd. J'ai plein d'idées qui sautent de tous côtés avec des airs de vérité. Des formes confuses s'approchent, s'éloignent aussitôt. Les gens que j'ai connus fondent, se mélangent dans mon crâne et ça me fait peur parce que je ne sais plus si j'ai rangé le couteau à pain, éteint le four, débranché la chauffe-rette. Tous ces souvenirs qui gisaient dans un puits profond se mettent à remonter au bout d'une longue chaîne rouillée. Je voudrais me lever. Partir. Ailleurs. N'importe où. Mes pieds pèsent une tonne. J'ai trop chaud ou trop froid, je dors trop longtemps, je mange de la

soupe à la chandelle. Plus rien n'a de goût quand on ne peut le partager. « Tout a une raison d'être », disait mon père quand une catastrophe s'abattait sur la famille. Maintenant, il ne reste plus que moi et les catastrophes.

Mes articulations de métal rouillé souffrent en grinçant. Ma cage d'os me fait mal. Je m'entoure les épaules d'un châle de laine. La chambre ressemble à l'intérieur d'un coquillage mouillé. Ce matin, il a fallu que je jette le bouquet de roses. Les pétales étaient fanés. Il m'aime. Il ne m'aime pas. Il m'aime. Il ne m'aime pas. J'aurais mieux aimé qu'il m'aime.

Tu as lancé négligemment quelques pièces sur la table tout en relevant le col de ton imperméable. Il ne pleuvait presque plus. Tu as souri et ça t'a éclairé de l'intérieur, comme une citrouille d'Halloween. Tu semblais heureux. C'est normal, tu es jeune, tu es beau. J'avais tellement envie de te serrer, de t'embrasser, de te promettre n'importe quoi.

J'aime quand la ville se coule dans la nuit. L'air sent l'essence, la pluie. Je ferme les yeux et me laisse porter par le brouhaha de la rue, les voix, les pas, l'eau qui ruisselle... mon corps devient léger, transparent.

Quand j'ai regardé de nouveau en bas, tu étais parti.

Il pleut des gouttes de vie volée. Ma chambre murmure comme le font parfois les lieux vides, abandonnés. Une détresse infinie m'enveloppe. Je voudrais crier, mais j'ai la bouche pleine de fils d'araignée. Le chat se blottit sur mes genoux. Ma main tremble quand je le caresse. Des torrents de bleu et de rose tourbillonnent dans ma tête de vieux fou.

**XYZ**